

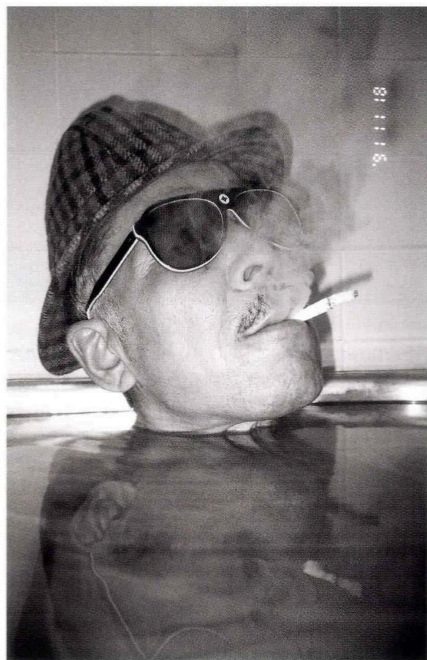
Jusqu'au noyau de vertige

DANS UN LIVRE TRANSI DE MÉLANCOLIE ET D'URGENCE DE VIVRE,
SOPHIE GALLÉ-SOAS ROMANCE LA VIE DE MASAHISA FUKASE (1934-2012),
UN PHOTOGRAPHE MAJEUR DE L'ÂGE D'OR DE LA PHOTOGRAPHIE JAPONAISE.

Manifestement dés-
emparé un homme
parle à une sorte
d'alter ego qui n'est
autre qu'un cor-
beau, un de ceux qu'il ne cesse de pho-
tographier depuis une rupture
amoureuse particulièrement doulou-
reuse. Il s'appelle Masahisa Fukase, il a
57 ans, et Yoko, son modèle, sa femme,
sa muse l'a quitté. En dérive vers le
grand rien, il s'accroche à ce qui lui
reste, ses images, qu'il regarde et com-
mente en compagnie de son corbeau.
« À part toi, je n'ai personne avec qui les
regarder. »

Né en 1934, à Bifuka, sur l'île de
Hokkaido, la petite Sibérie japonaise,
il est né dans une famille qui tient un
studio de portrait depuis deux géné-
rations. Destiné à en prendre la suc-
cession, il rejoint, à 18 ans, une école
d'art de Tokyo afin d'y parfaire sa for-
mation. « *Son troisième œil autour du
cou* », il découvre les charmes et le
chaos d'une ville en train de se relever
d'une terrible guerre. Diplôme en poche,
et parce qu'il est amoureux, il décide de ne
pas rejoindre sa famille et d'entamer une
carrière de photographe documentaire.

Un premier amour vécu jusqu'à la nais-
sance d'un enfant mort-né et le départ de
celle qui avait, nuit et jour, offert son corps
et son sexe à l'objectif de son appareil. Il dé-
cide alors, lui le chantre de la photo réaliste,
de passer à l'abstraction. « *Mon regard ne
me suffisait plus, il fallait que mon cerveau
sous emprise triture les apparences, fouille
les strates de l'existence.* » Superposant les
négatifs, il multiplie les expositions, joue
du flou, découvre un champ de création to-
talement neuf. C'est à cette époque qu'il
rencontre Yoko, celle qui sera son grand
amour. Ils s'installent ensemble dans une
HLM de la banlieue de Tokyo, une vie qu'il
met en scène et photographie pour en
montrer l'absurdité et le côté uniforme. Ce
qui le fait rejoindre au cœur de Tokyo, un
phalanstère où il fréquentera les acteurs du



Sans titre de la série Bukubuku, 1991
© Masahisa Fukase Archives

mouvement underground. Une période
qui lui fait comprendre qu'il s'agit désor-
mais d'exprimer les souffrances, les pul-
sions inavouables. « *Affirmer avec outrance.
Déformer les corps. Transgresser l'interdit.
Et bien sûr tendre le dos à la censure.* »

Photographiant de manière obsession-
nelle sa femme, ses chats, ses parents, sa
famille et lui-même, il le fait en quête du
secret qui les chiffre, et en ajoutant à ce qui
est, des éléments qui défont les certitudes
et permettent de dépasser les apparences.
Ainsi, quand il fait poser les membres de
sa famille, c'est parfois de dos et souvent
accompagnés d'actrices ou de manne-
quins en partie dénudées. Son père, il le
photographiera jusqu'après sa crémation,
en faisant de son crâne « *fendillé et blanchi
par les flammes* » une nature morte. Quant
à Yoko, on a l'impression que ce qu'il
cherche à capter, en la photographiant,

c'est sa façon d'être là, d'être moins là,
d'être contre, d'être avec. Et lorsqu'elle
le quittera, il se mettra à photogra-
phier de manière non moins obses-
sionnelle les corbeaux, comme s'ils
étaient la métaphore de sa solitude et
comme s'il cherchait à imager cette
part obscure de nous-mêmes qui
nous lie à ce que nous ne sommes pas.

De fait, avec le départ de Yoko, c'est
la vie qui l'a quitté tant ses photos
semblent lui servir à dire qu'il n'existe
plus qu'à tâtons, que, même les yeux
grand ouverts, il vit comme un som-
nambule. Alors, à la manière des sor-
ciers vaudous, il se met à martyriser
ses photos, les cousant, les perçant, les
ornant de fils, d'aiguilles, et les pho-
tographiant à nouveau. « *Je me fous de
la qualité photographique, je n'ai plus
le temps, c'est la performance qui m'in-
téresse, le défi à relever. L'inattendu.* »
Par superposition, collage, ajout, il dé-
figure et reconfigure ses images,
change la perte en trouvailles, donne
à voir la mort s'engouffrant dans la vie.

Qu'il s'agisse de ses autoportraits pris dans
une baignoire ou des photos le montrant
le bout de sa langue collé à celui de gens
rencontrés dans des bars, c'est l'infraction
à l'ordre des choses qu'il cherche, la dévia-
tion, l'intervalle d'impensé qui pourrait lui
permettre de conjurer ses lâchetés ou la
mort de l'amour. Le manque, comme l'ex-
cès, laissent toujours un reste, et ce sont ses
images à la théâtralité ténébreuse conden-
sant tout le dissonant d'une vie qui allait
basculer dans le drame avec sa chute dans
l'escalier d'un bar où il avait ses habitudes.
Les lésions cérébrales qu'elle entraîna le
condamnèrent à passer les vingt dernières
années de sa vie dans le coma. Bien que di-
vorcée, Yoko lui rendra visite réguliè-
rement, jusqu'à sa mort, en 2012.

Richard Blin

L'Homme au corbeau,
de Sophie Gallé-Soas, *Arléa*, 128 pages,
quinze photographies, 20 €